



FEU M. BLACK

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs, cette semaine, le portrait de l'habile financier qui a géré, depuis plusieurs années, les finances de la ville de Montréal, en qualité de trésorier.

Homme probe et habile, il a su conduire avec un rare talent les finances municipales. L'an dernier, il a accompagné M. le maire Grenier en Angleterre, pour y contracter l'emprunt d'un million.

M. Black était trésorier de la ville de Montréal depuis 1867, époque où il remplaça M. L.-W. Tessier, qui avait été forcé de se retirer pour des raisons de santé.

L'HON. R. THIBAUDEAU

M. R. Thibaudefeu est né au Cap Santé, comté de Portneuf, en 1837. Il vint à Montréal en 1867 prendre la direction de l'importante maison de Thibaudefeu, Frères & Cie, prit une part très active à la politique et fut nommé sénateur de la division Rigaud sous le gouvernement Mackenzie. Depuis plusieurs années, il ne s'est occupé que de grandes industries et à divers époques fit partie du bureau de direction de plusieurs compagnies, entre autres la Compagnie Hudon, Compagnie de coton de Valleyfield et aujourd'hui dirige encore la Compagnie de Téléphone Bell, l'Assurance Royale Canadienne, la Compagnie Royale Electrique, Dominion Express Co'y. Il est aussi depuis sa fondation le président des directeurs de l'Hôpital Notre-Dame.

Il fut nommé Shérif du district de Montréal le 9 avril 1890, en remplacement de l'hon. P.-J. O. Chauveau, décédé.

J. M. LORANGER, C. R.

Un des membres les plus anciens et les plus distingués du Barreau de Montréal, un des personnages les plus sympathiques de la société montréalaise, vient de disparaître dans la personne de M. Joseph Loranger, C. R.

Nous nous empressons de présenter nos compliments de condoléance à la famille dont les seuls survivants sont sa très digne mère, âgée de quatre-vingt-cinq ans et l'honorable L.-O. Loranger, juge de la Cour Supérieure à Montréal.

Né à Yamachiche le 1er novembre 1833, Joseph Loranger a fait son cours classique au Collège de Montréal et a étudié le droit sous MM. Drummond et Loranger ; en 1855, le 2 avril il était admis au Barreau.

Il a fait partie de la société Loranger, Pominville et Loranger, jusqu'à l'admission à la profession de son frère junior, maintenant le juge Loranger, qui remplaça en mai 1858 M. Pominville devenu l'associé de sir George Etienne Cartier.

La nouvelle société, formée sous le nom de Loranger et Frères, se continua jusqu'à la nomination de son chef, T.-J.-J. Loranger, son frère aîné, à la place de juge, et prit le nom de Loranger et Loranger, héritant de l'immense clientèle qui lui avait été laissée.

M. Joseph Loranger, par son travail, son assiduité aux affaires et ses talents, sut avec l'aide de son frère maintenir cette clientèle qu'il conserva jusqu'à son décès et vient de laisser à ses derniers associés, MM. Beaudin et Cardinal.

Nommé conseil de la Reine, par le cabinet de Boucherville, le pouvoir des législatures provinciales de faire cette nomination ayant été mis en doute, M. Loranger fut de nouveau nommé conseil de la Reine par le gouvernement fédéral le 11 octobre 1880.

Dès son admission au barreau, Joseph M. Loranger prit part aux luttes politiques dans lesquelles il se distingua par son esprit de patriotisme qui lui mérita pendant longtemps le surnom de *petit patriote*, et par ses aptitudes d'homme d'organisation qui rendirent de précieux services au parti conservateur, à Montréal, dont il fut le trésorier, dans la dernière campagne électorale.

LA GLOIRE

La gloire, c'est le jugement de l'humanité sur un de ses membres. (†) L'homme seul, se voit trop petit ; il cherche autour de lui quelque chose qui, ajoutée à sa nature, puisse le grandir ; il fait tout ce qui peut paraître au-dessus des forces du vulgaire, brave les combats, les aspérités de la science, le respect humain, la force, tout, excepté la vertu, car l'homme n'a de la gloire qu'autant qu'il ne s'est pas attaqué à la morale.

Lorsqu'un citoyen consacre ses talents, ses biens même au bonheur de la société, lorsqu'il semble vivre seulement pour elle, la gloire vient à lui et le couronne de lauriers ; l'humanité écrit son nom sur les pages éternelles du livre de l'immortalité, conserve dans ses annales les actions bienfaisantes de cet ami précieux, et exalte son glorieux souvenir. De nos jours, on a donné de la gloire à des hommes qui ne méritaient que la réputation ou la célébrité. Parce qu'on a inventé une machine quelconque, parce qu'on a fait un livre admirable, il n'est pas à dire que la gloire est le prix immédiat de ces travaux remarquables. Non, la gloire véritable consiste dans l'accomplissement exact des devoirs d'hommes et de citoyen, dans le soulagement du genre humain et dans la pratique sincère des plus nobles vertus. Les Romains doivent à l'amour de la gloire ces grandes actions qu'ils ont accomplies ; quand, enivrés de plaisirs et de jouissances criminelles, ils descendirent avec rapidité dans la fange de la honte, la gloire n'avait à leurs yeux aucun prix, aucune valeur. Si la gloire n'existait pas ici-bas, l'homme n'aurait pour ainsi dire aucune jouissance à vivre ; le seul sentiment qui pourrait ennoblir ses actions se trouverait effacé et son existence deviendrait nulle.

La gloire est le but auquel tendent tous nos efforts, mais il y a peu d'hommes qui viennent à la posséder, car le mal est trop répandu sur la terre pour que les actions n'en souffrent l'atteinte, et, sans la vertu, la gloire n'a plus sa raison d'être. « La gloire, dit Raynal, est un sentiment qui nous élève à nos propres yeux, et qui accroit notre considération aux yeux des hommes éclairés. Son idée est indivisiblement liée avec celle d'une grande difficulté vaincue, d'une grande utilité subséquente au succès et d'une égale augmentation de bonheur pour l'univers, ou pour la patrie. »

Pierre Bidard

UN SOUVENIR DE LA GUERRE DE SECESSION

LA BATAILLE DE FREDERICKSBURG

Une statistique qui a fait le tour des journaux rappelait récemment que la guerre de sécession a été la plus meurtrière de cette seconde moitié de siècle. Voici à ce propos un épisode conté par le général Ames, de l'armée fédérale, dans un livre qui vient de paraître. Il s'agit de la sanglante bataille de Fredericksburg, livrée le 13 décembre 1862 ; notre auteur était alors capitaine au 11e régiment d'infanterie des Etats-Unis, et le corps dont il faisait partie, gardé en réserve pendant tout le jour, n'avait point coopéré à l'action. Le soir seulement, il reçut l'ordre d'avancer. La lutte était finie, le soleil disparaissait à l'horizon et, la fumée aidant, la nuit venait si vite que la brigade dut se résoudre à bivouaquer où elle se trouvait, dans un vaste champ labouré.

Le lendemain matin, sous un brouillard intense, le capitaine Ames et ses camarades se mirent en devoir de reconnaître la position.

« A quatre-vingts mètres environ, écrit le général Ames, le champ labouré était borné par un mur de maçonnerie. Et derrière ce mur, des hommes en uniformes gris allaient et venaient. Ce tableau m'est resté comme un des souvenirs les plus précis de la campagne, car ces hommes, que nous apercevions de l'autre côté du mur, riant, bavardant, préparant leur déjeuner, nettoyant leurs armes, faisant jouer des batteries de fusil, n'étaient rien moins que les soldats de Lee et appartenaient à l'armée de la Virginie.

« Nous nous trouvions si ridiculement près des vainqueurs de la veille, qu'à vrai dire nous pouvions nous considérer comme tombés en leurs mains et devenus partie intégrante de leur masse, coupés de toute communication avec l'armée fédérale, enfermés dans les lignes ennemies,

pour tout dire, prisonniers. Telle fut notre impression après le premier moment de stupeur.

« Soudain, une balle siffla à nos oreilles, et nous n'avions pas plutôt distingué dans la fumée une face de rebelle tournée vers nous, qu'une demi-douzaine d'autres balles suivirent la première et nous envoyèrent tous à plat ventre. Théoriquement, l'ordre de se coucher sur le sol n'est pas fréquemment donné. En pratique, il est continué dans la guerre moderne. Napoléon disait métaphoriquement qu'une armée marche sur le ventre. C'est devenu littéralement vrai sous le régime des fusils à longue portée et à répétition. Notre double ligne de bataille s'empressa donc de s'aplatir et de s'abriter de son mieux derrière les plis de terrain.

« Sans doute, cette manœuvre nous cacha au moins partiellement aux yeux de l'ennemi, car son feu se ralentit.

« L'aventure n'avait rien d'amusant. Rester immobile même dans la position horizontale, est chose monotone, à la longue. Mais nous n'avions pas d'autre parti à prendre, étroitement surveillés comme nous l'étions, car au moindre mouvement sur la longueur de notre ligne, une grêle de balles nous arrivait du mur. Heureusement, l'ennemi ne semblait pas nous croire bien nombreux, à en juger par son insouciance : on voyait les uniformes gris continuer à bavarder, à aller et venir. Mais que faire, si les gros canons noirs, dont nous voyions la hauteur couronnée sur notre droite, se mettaient de la partie ? Il était aussi impossible d'avancer que de songer à la retraite. En avant, nous avions ce grand mur ; en arrière, une plaine unie, bordée de collines toute hérissées de canons et où nous figurions en quelque sorte le foyer de tous les feux convergents. L'examen le plus superficiel de la position nous imposait une tactique passive comme la seule qui pût parer au moins aux difficultés du moment. Un conseil de guerre n'en aurait pas découverts d'autres : d'un accord tacite, tout le monde prit le parti de l'observer.

« L'ennemi se chargeait d'ailleurs de rappeler promptement à l'ordre quiconque s'avisait de s'en écarter. Au moindre mouvement une volée de balles s'abattait sur ce qui donnait signe de vie, un cheval attaché à la roue d'un affût brisé, sur nos derrières, un porc qui traversait la route, des poulets qui sortaient d'un fossé. Et cela avec une précision, une sûreté de tir qui n'étaient pas faites pour nous engager à offrir une cible de plus à ces impeccables fusils. Quelques-uns de nos hommes s'étaient écartés des rangs avant que nous nous fussions jetés à terre : pas un seul ne parvint à nous rallier sain et sauf. Les uns étaient tués raides, les autres mortellement blessés, et dans ce cas, s'ils essayaient de se tirer d'affaire en se traînant sur le sol, ils ne tardaient guère à voir mettre un terme à leurs souffrances.

« Ces exemples nous disaient assez clairement ce que nous pouvions attendre si nous levions le nez et limitaient nos mouvements aux rares parties du champ abritées de l'ennemi, car notre ligne n'était pas également exposée : ici l'immobilité complète devenait une impérieuse nécessité ; ailleurs on pouvait à la rigueur changer de côté. Bientôt il nous fut possible d'améliorer quelque peu la position, en nous servant des cadavres pour protéger notre front de bandière. Après deux ou trois heures, nous avions fini par nous habituer à cette position critique, car l'homme s'habitue à tout, et par trouver même quelque plaisir à mesurer la limite exacte de la zone dangereuse et de la zone tolérable.

« La passion du tabac contribua beaucoup à éclaircir nos rangs. Elle est si forte, qu'on voyait des hommes sauter sur leurs pieds, et à tous risques courir toute la longueur du régiment, pour aller emporter de quoi charger leur pipe, en essayant plus de cent coups de fusil. Très peu revenaient de cette expédition. Mais aussi quel triomphe pour celui qui accomplissait son exploit ! On l'aurait trouvé pueril, s'il n'avait eu si souvent une fin tragique. Aucun moyen de secourir les blessés. Ils tombaient ; bientôt nous entendions leurs gémissements s'éteindre et le silence se faisait. Je vois encore un petit sous-lieutenant, presque un enfant, lever la tête vers l'ennemi et aussitôt recevoir une balle en plein cerveau ; sans un mot, sans une plainte, la tête retomba, sanglante et livide. D'autres fois, c'était une jambe, un bras imprudemment exposés, qu'un coup de feu venait fracasser. La mode prit, le long de la ligne, de se passer les noms des morts et des blessés : le capitaine M... du 17e, le volontaire C... du 11e. Cela nous aidait à passer le temps, qui nous parut long. Enfin, la misérable journée arriva à son terme, le soleil se coucha et la brigade put battre en retraite. Nous avions perdu, sans brûler une amorce, cent cinquante hommes sur mille. »

OCÉANOGRAPHIE

LA VIE DANS LES PROFONDEURS DE LA MER

Pendant longtemps, les savants affirmèrent que la vie était impossible dans les grandes profondeurs de la mer. Un fait fortuit, la rupture d'un câble sous-marin qui reliait la Sardaigne à l'Algérie, vint réduire à néant cette opinion. Quand on releva le câble pour le réparer, on trouva les tronçons couverts de polypiers et de coquillages ; or, le câble était immergé à environ 7,000 pieds.

Cette découverte ruina les raisonnements des savants qui, s'appuyant sur le rapide accroissement de la pression avec la profondeur, ne supposaient pas que des êtres vivants pussent exister au delà de 1,600 pieds.

La France fit étudier ces animaux, au point de